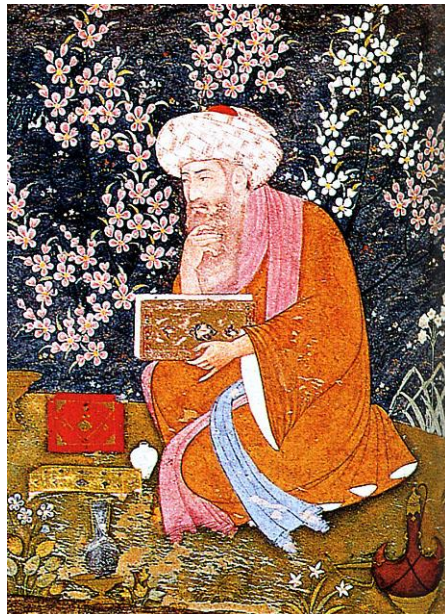


# Carnets d'un dilettante

*Jean-Claude Trutt*

## Promenades littéraires, côté Orient



Le poète Nizâmî dans un jardin enchanté

## Deux Persans de l'âge d'or : Gorgâni et Nizâmî

## Gorgâni

L'œuvre majeure de Gorgâni, *le Roman de Wîs et Râmîn*<sup>1</sup>, a fait sensation en Occident lorsque les premières traductions y ont paru à cause des analogies évidentes avec notre *Roman de Tristan et Yseut*. Fakhr-od-Dîn Gorgâni a écrit son roman à Ispahan, au milieu du XI<sup>ème</sup> siècle, sous le règne de Togrul Beg, fondateur de la dynastie des Seldjoukides, des Turcs venus d'Asie Centrale.

La mère de Wîs avait promis au roi Maubad de lui accorder la main de sa future fille. Elle l'oublie et la marie avec son frère Vîrou (il paraît que cela se faisait du temps de Zoroastre). Maubad vient l'enlever avant que l'acte nuptial ne soit consommé. Wîs se rebiffe et demande l'aide de sa nourrice. Celle-ci fait un talisman qui rend Maubad impuissant. Râmîn, frère de Maubad, qui était aussi le frère de lait de Wîs, l'aperçoit pendant le voyage et en tombe éperdument amoureux. Il supplie la nourrice de l'aider à gagner le coeur de Wîs. Celle-ci d'abord réticente, accepte de le voir et tombe elle aussi sous le charme du jeune homme. Nous assistons alors à un véritable amour-passion. Les deux amoureux ne sont heureux qu'enlacés l'un à l'autre, ne peuvent vivre éloignés l'un de l'autre, bravent tous les dangers et tous les déshonneurs, clament parfois leur amour à la face même de Maubad, mais le plus souvent rusent et le trompent. Maubad lui-même est quelquefois prêt à tout pardonner, d'autres fois il entre dans une fureur folle et d'autres fois encore il est de nouveau prêt à croire en leur innocence. Après de nombreuses péripéties (à un moment Râmîn se décide à partir et même à se marier, mais va revenir à Wîs), Maubad se tue à la chasse, Râmîn devient son successeur et Wîs et Râmîn vivent heureux ensemble jusqu'à leur mort.

---

<sup>1</sup> Voir : *Gorgâni : Le Roman de Wîs et Râmîn*, trad. Henri Massé, édit. Les Belles Lettres, Paris, 1959

L'histoire est bien contée, plaisante à lire si ce n'est quelques longueurs, des monologues, de longs dialogues et même des lettres (Wîs écrit dix lettres avant que Râmîn puisse revenir à elle) et un style des plus précieux, aussi précieux que le plus courtois de nos romans courtois, et ceci jusque dans les instants les plus intimes, par exemple, lorsqu'après avoir prêté serment de ne jamais briser leurs liens, ils font pour la première fois l'amour: « *Sur le coeur de Râmîn lassé par les chagrins, Wîs avait mis son coeur tout comme un pansement ; et si l'oeil de Wîs causait nombreux dommages, de ses lèvres Râmîn tirait compensation ; à chaque trait que Wîs lançait contre son coeur, Râmîn répondait par des milliers de baisers. Comme Wîs résistait au champ-clos de la joie, Râmîn introduisit la clef de son désir dans la serrure du plaisir ; et c'est ainsi qu'il devint plus épris encor de la charmense parce que son lien portait le sceau divin ; la belle perle de grand prix, il la perça ; et de son abstinence il libéra la vierge ; lorsqu'il brandit sa flèche hors de l'endroit blessé, toutes deux, flèche et cible, étaient ensanglantées. Pour la charmante Wîs blessée par cette flèche, la fatigue comblait le désir de son cœur ; tous deux ayant comblé le désir de leur coeur, leur amour à tous deux s'en trouva renforcé* ».

C'est Joseph Bédier qui a donné une version moderne de *Tristan et Yseut*<sup>2</sup>, « ce beau conte d'amour et de mort » comme il l'appelle, en se basant sur les fragments de manuscrits français et les diverses versions allemandes et scandinaves. Joseph Bédier, grand spécialiste des épopées et légendes moyenâgeuses, a aussi joué un rôle important dans la recherche sur l'origine et la formation des contes et légendes. Récemment La Pléiade a publié tous les textes anciens connus qui racontent cette belle histoire d'amour<sup>3</sup>. On y apprend que les manuscrits français (celui de Thomas date de 1170 environ et celui de Béroul probablement de 1180) sont très fragmentaires, que l'allemand d'Eilhart d'Oberg est beaucoup plus

---

<sup>2</sup> voir *Le Roman de Tristan et Iseut, renouvelé par Joseph Bédier, préface de Gaston Paris, édit. H. Piazza & Cie., Paris, 1900*

<sup>3</sup> voir *Tristan et Yseut, les premières versions européennes, édit. Gallimard, Paris, 1995*

complet (1170 aussi) ainsi que celui plus tardif, scandinave, de Frère Robert. Quant à l'oeuvre de l'Alsacien Gottfried de Strasbourg<sup>4</sup> elle date de 1230 mais a été interrompue par la mort de l'auteur (il y a deux continuations par Ulrich de Türheim et Heinrich de Freiberg).

Les spécialistes considèrent que *Wîs et Râmîn* et *Tristan et Yseut* diffèrent sur deux points qui leur paraissent essentiels : le philtre et la mort. En ce qui concerne le philtre je ne suis pas d'accord avec eux. Le philtre ne me paraît rien d'autre qu'un symbole, comme l'était la flèche d'Eros dans l'antiquité. D'ailleurs Gottfried, dans sa version, que tout le monde considère comme étant la plus élaborée, la plus littéraire, la plus construite, celle aussi où l'auteur a le plus creusé la psychologie des personnages (et je ne dis pas cela parce qu'il est alsacien, vous me connaissez, je ne suis pas chauvin), fait peu de cas du philtre. Il ne le mentionne plus jamais après l'épisode initial ; il considère ses personnages comme des personnes responsables, car le philtre déresponsabilise, des personnages qu'il approuve, lors d'une longue digression sur l'amour, dans leur démarche amoureuse, sans aller, bien sûr à approuver leur conduite malhonnête envers Marc, ou même leur attitude criminelle (Yseut va jusqu'à tenter de faire tuer sa servante ou de lui arracher la langue pour qu'elle ne puisse rapporter ce qui s'est passé sur le bateau). La passion peinte par Gorgâni est aussi absolue que celle de Tristan et d'Yseut. Combien de fois ne décrit-il pas les amants enlacés, tellement forts qu'entre leurs poitrines aucune goutte de pluie ne pourrait passer. De même Yseut passe sa nuit dans la forêt à dormir sur Tristan. Et Marie de France ne compare-t-elle pas le couple amoureux au coudrier et au chèvrefeuille : « *Pour eux il en allait ainsi que du chèvrefeuille qui s'enroule autour du coudrier : une fois qu'il s'y est enlacé et attaché, qu'il a grimpé tout autour du tronc, ils peuvent vivre longtemps ensemble, mais si l'on veut ensuite les séparer, le coudrier ne tarde pas à mourir et le chèvrefeuille aussi* ».

---

<sup>4</sup> voir *Gottfried's von Strassburg Tristan*, édit. F. A. Brockhaus, Leipzig, 1869

Personnellement je trouve quand même énormément de points communs entre les deux histoires. Et pas ceux mentionnés par les spécialistes (voile noire égale chevalier noir envoyé pour chercher Wîs, flèches tirées par Râmîn et par Tristan pour annoncer leur arrivée auprès de la femme aimée, etc.). Tristan est neveu de Marc, Râmîn est le plus jeune frère de Maubad. C'est l'alliance des jeunes contre l'homme âgé ou l'homme mûr. La mère d'Yseut emploie la magie (le philtre) pour renforcer l'amour de Marc et de sa promise ; la nourrice de Wîs utilise la magie (un talisman) pour empêcher Maubad de faire l'amour. Yseut met sa servante dans le lit de Marc pour qu'il ne s'aperçoive pas qu'elle n'est plus vierge ; Wîs met sa nourrice dans le lit de Maubad pour pouvoir rejoindre son amant sur la terrasse. Les deux femmes sont soumises à l'ordalie, même si Wîs arrive à y échapper (et Yseut à se sauver grâce à un serment ambigu). Tristan et Yseut, à un moment de l'histoire, s'en vont vivre des jours heureux en forêt ; Râmîn et Wîs arrivent eux aussi à s'échapper pendant un temps et vivent, insouciant, chez un ami de Râmîn à Rey (Téhéran), en s'adonnant jour et nuit à l'amour et au vin. Enfin lorsque les hommes s'en vont, en essayant d'échapper à leur sort, et vont se marier, l'un à Gol, l'autre à Yseut aux blanches mains, chacun ne cherche-t-il pas inconsciemment à retrouver la femme qu'il aime ? A Gol Râmîn dit qu'elle ressemble à Wîs, ce qui vexa Gol. Et Tristan, pourquoi se marie-t-il avec une femme qui porte le même nom ? Et ne va-t-il pas secrètement dans une grotte où il a fait faire des statues de son Yseut la Blonde et le frère d'Yseut aux blanches mains, à cause de cela, ne lui fait-il pas d'amers reproches ?

Reste l'argument de la mort, du tragique. Et si la fin de Tristan et Yseult était voulue par l'environnement du temps, par l'Eglise ? Car les deux histoires, qui n'en sont qu'une, sont celle d'une transgression, pas seulement du mariage, mais de l'ordre établi, l'ordre social, car enfin il s'agit d'un mariage royal. Cela doit choquer profondément au Moyen-Âge chrétien. Il faut bien punir. Et si l'Orient, comme les Américains qui sont de grands enfants,

n'aimait que les happy-ends ? Et d'ailleurs même en Occident est-ce que toutes les variantes se terminaient de la même manière ? Les deux versions de *la Folie de Tristan*, celle d'Oxford comme celle de Berne ne décrivent-ils pas le retour de Tristan déguisé en fou ? Un Tristan qui, une fois reconnu, d'abord par son chien (comme Ulysse), et ensuite par son amante, va se laver et se débarrasser de ses hardes, puis exprime ce souhait à propos de Marc parti à la chasse : « *Puisse-t-il trouver tant de gibier qu'il ne revienne pas avant huit jours !* » Et sur ces mots, sans faire de bruit, Tristan se glisse sous la courtine : entre ses bras, il tient la reine.

Alors quel lien entre les deux histoires ? Il paraît que récemment un certain Pierre Gallais<sup>5</sup> aurait défendu l'origine orientale de *Tristan et Yseut*. Difficile pourtant de défendre une telle thèse. Le roman de Gorgâni date du milieu du XI<sup>ème</sup> siècle et la première version, perdue, de *Tristan* du milieu du XII<sup>ème</sup>, à peine cent ans plus tard. Un peu court pour expliquer un transfert. Pour *Tristan* les spécialistes pensent qu'il y a un précédent gallois du IX<sup>ème</sup> siècle. Gorgâni lui-même parlait d'une version plus ancienne en Iran. Alors faut-il chercher une origine aryenne commune ? Difficile à croire. Les peuples celtes et aryens ont dû se séparer dans la nuit des temps. Mystère. Mystère de l'histoire humaine ou mystère de l'âme humaine. Un de plus.

## Nizâmî

Nizâmî est né vers 1141, dans le Caucase, en Azerbaïdjan (où le turc azéri n'avait pas encore remplacé complètement le persan) et est probablement mort vers 1209. Il aurait terminé *Chosroès*<sup>6</sup> en 1180. Je passerai beaucoup plus rapidement sur cette oeuvre car elle est difficilement lisible pour un Européen de notre temps. Nizâmî

---

<sup>5</sup> Voir *Pierre Gallais : Genèse du Roman occidental. Essais sur Tristan et Yseut et son modèle persan*

<sup>6</sup> voir : *Nizâmî : Le Roman de Chosroès et Chîrîn, traduit du persan par Henri Massé, édit. G.-P. Maisonneuve & Larose, Paris, 1970*

passé pourtant pour un des plus grands poètes de l'Iran. Mais son style est d'une préciosité fatigante. Les métaphores pullulent. Pire que les romans dont se délectaient les Précieuses Ridicules de Molière. L'histoire amoureuse commence, elle aussi, à être beaucoup plus éthérée que celle de Wîs ou de Tristan. Dans le texte de 233 pages de la traduction de Massé il faut attendre la page 215 pour que l'acte charnel s'accomplisse. De nombreuses péripéties empêchent la réunion des deux héros. Khosrow (Chosroès) doit d'abord attendre d'être roi, même s'il est déjà tombé amoureux de la belle Arménienne sur une simple description. Puis il a une femme, Myriam, qu'il a épousée pour des raisons politiques (alliance avec Byzance) et qui refuse obstinément une autre épouse. La fierté de Chîrîn crée ensuite d'autres obstacles. Chosroès doit aussi se débarrasser d'un concurrent, l'architecte du palais de Chîrîn, à qui il fait annoncer la mort de son amante, ce qui provoque le suicide spectaculaire (il se jette du haut des falaises dans la mer) de celui-ci. Il y a encore beaucoup de malentendus, de querelles d'amoureux épistolaires avant que le couple ne s'unisse. On n'a d'ailleurs pas l'impression que leur bonheur dure longtemps. Chosroès abandonne le pouvoir à son fils et se retire dans la solitude. Le fils le fait assassiner, veut épouser Chîrîn ; celle-ci demande à voir son amant dans sa tombe et se tue en se jetant sur son cadavre.

Mais il y a une autre œuvre de Nizâmî, une œuvre étrange qui n'avait jamais été traduite en français auparavant et qui m'a fait changer d'avis sur le poète Nizâmî : c'est *le Pavillon des sept Princesses*<sup>7</sup>. C'est mon ami William qui, connaissant mon amour de l'Orient, me l'avait offert. J'ai eu du mal à y entrer. Je ne savais pas à l'époque qui était ce Barry, son traducteur. L'éditeur n'avait pas senti la nécessité de le présenter. Il semblait être à l'origine un universitaire américain (Princeton, Harvard), mais parfaitement à l'aise en

---

<sup>7</sup> voir : *Nezâmî de Gandjeb : Le Pavillon des sept Princesses, traduit, présenté et annoté par Michael Barry, édit. Gallimard, Paris, 2000*

français et même en vieux français. D'ailleurs installé à Provins. Depuis on en sait un peu plus sur lui. Il a sorti des bouquins sur Massoud et sur l'Afghanistan. On y apprend qu'il avait fait de nombreuses missions plus ou moins humanitaires en Afghanistan entre 1975 et 1995 et déchiffré de vieux manuscrits afghans du XIV<sup>ème</sup> siècle en compagnie du chef de guerre Massoud. Il est certainement à l'aise en persan, en arabe, en sanscrit. Incroyablement érudit, il semble être également un spécialiste du mysticisme soufi. Et la soeur de M. Samuelian de la Librairie Orientale, rue Monsieur le Prince, m'a affirmé qu'elle le connaissait depuis 25 ans, qu'il était marié avec une Française et que chaque fois qu'il venait à la librairie il charmait tout le monde avec ses talents de conteur.

Le problème c'est qu'il a fait le choix de traduire le vieux persan de Nizâmî en français médiéval ou pseudo-médiéval. Il faut du temps pour s'y faire. Mais cela en vaut la peine. Cela permet de mieux comprendre pourquoi Nizâmî était considéré comme le roi des poètes et qu'un orientaliste a pu encore récemment déclarer que « *le Pavillon des sept Princesses était une des oeuvres les plus sophistiquées de la littérature mondiale, sans rivale pour l'harmonie de la parole, de la pensée, de l'imagerie et de l'atmosphère* ». Il ne me reste plus qu'à faire amende honorable. Peut-être fallait-il une telle transposition pour faire passer la préciosité et mettre en valeur la richesse de vocabulaire de Nizâmî dont les mots brillent comme les pierres précieuses d'un trésor. D'ailleurs on s'aperçoit que lorsqu'on quitte les descriptions de la personne humaine dont la lune, les perles, les grenades et le cyprès sont les éternels étalons, l'imagination est beaucoup plus libre. Ainsi quand Nizâmî décrit le feu :

*« Lingots de braise couleur de musc  
S'étreignent autour du feu comme rouille autour d'un miroir :  
Là, cette couleur noire; ci, ces tons de cornaline!  
Une mine de rubis luisait dans les ténèbres :  
Sa gemme nourrit les regards :  
Tour à tour jaune, écarlate, bleutée : pierre précieuse ! »*



Le personnage principal est un roi sassanide, Bahrâm-Goûr, un roi légendaire mais qui a réellement vécu de 420 à 439. Ferdousi en parle, Tabari<sup>8</sup> aussi. On commence avec son éducation à Hira, ce fameux royaume arabe allié aux Persans, situé sur le Bas-Euphrate, dont le roi Monzer apparaît aussi dans le roman d'Antar. Bahrâm y apprend les 3 langues de culture de l'époque : arabe, persan et grec. C'est là qu'il a la vision des sept princesses représentées dans une salle secrète par de grands icônes et dont il tombe immédiatement amoureux :

*« L'amour de ces jeunes filles au beau visage  
Se fora dans son coeur.  
Cavales solaires et nubiles : et lui, leur étalon, leur mâle -  
Lui, un jeune lion : et pour lui sept épouses !  
Comment ne gonflerait son désir ?  
Comment son coeur n'irait exiger son désir ?  
La peinture à sa vie donnait désormais ligne de force,  
A ses désirs elle donnait désormais espoir »*

Bahrâm est connu pour ses prouesses de chasseur et son adresse au tir à l'arc. Lorsque sa maîtresse l'accompagne à la chasse, lui fait faire des tirs acrobatiques et cruels et finalement se moque de lui, Ferdousi raconte que, dans un accès de colère, il tue la belle en la faisant piétiner par son chameau. Nizâmî est plus délicat : Bahrâm demande à un de ses chasseurs de la tuer. Celui-ci la garde dans son logis jusqu'à ce que le roi, plein de remords, la pleure ouvertement. Et sera bien heureux de la retrouver. Chez Tabari l'histoire est semblable: c'est à un vieux serviteur que Bahrâm confie la tâche de se débarrasser de l'insolente. Celui-ci, voyant qu'elle est enceinte du roi, la laisse vivre également, mais se coupe son membre viril, le met dans une boîte scellée qu'il confie au roi de peur de se voir accuser d'avoir abusé de la jeune fille. Nöldeke qui traduit Tabari et apporte dans de nombreuses notes érudites des

---

<sup>8</sup> voir : *Tabari : Geschichte der Perser und Araber zur Zeit der Sassaniden. Trad. et notes de Th. Nöldeke, édit. E. J. Brill, Leyden, 1879*

renseignements précieux, laisse de temps en temps courir son humeur et même son humour. Ainsi note-t-il sèchement en bas de page : « *De toute façon le vieil homme n'en avait plus l'usage !* » Le vieux que je suis trouve cet humour plutôt de mauvais goût.

On trouve également, toujours dans la première partie de l'épopée, la fameuse scène où Bahrâm doit conquérir son trône par une ordalie : couronne et glaive sont placés entre deux lions sauvages et affamés. Son adversaire se désiste. Mais Bahrâm va chercher la couronne après avoir étranglé les deux lions à mains nues ! Et c'est pour cela que l'on a deux lions sous le trône des rois sassanides et que les deux lions apparaissent même sur les représentations de nos Valois et des rois d'Angleterre !

Bahrâm qui a combattu contre la terre entière (historiquement il a surtout eu le grand privilège d'arrêter les Huns), reçoit en cadeau les princesses du monde. Il leur fait construire des pavillons. Chacune a sa couleur. Chaque pavillon est consacré à un des sept astres mobiles connus par les Sumériens à qui nous devons d'ailleurs notre division du temps en semaines et l'appellation de nos jours : Saturne (saturday), Soleil (sunday), Lune (lundi), Mars (mardi), Mercure (mercredi), Jupiter (jeudi), Vénus (vendredi). Et puis Bahrâm commence son périple, visitant un pavillon après l'autre et recevant en même temps son initiation. Car comme Schéhérazade dans *les Mille et une Nuits*, les sept princesses ont un rôle de civilisation auprès du roi.

La première lui raconte l'histoire du panier dans lequel s'assied le jeune prince. Il est aussitôt soulevé dans les airs jusqu'au sommet d'une tour, puis enlevé par l'oiseau Rokh qui l'emmène jusqu'à un jardin de rêve (le jardin d'Hiram) où siège une dame de beauté entourée de mille compagnes. Le prince peut goûter de tous les mets les plus délicieux, s'enivrer de vin, caresser la dame mais sans pouvoir accéder à son pertuis, et lorsque son mâle désir devient trop fort, l'assouvir avec les suivantes. Mais il n'arrive pas à se contrôler, cherche à prendre la dame de force... et perd tout : il est expulsé du jardin. Moralité : l'homme doit maîtriser ses sens.

Et ainsi de suite chaque histoire est une leçon. La deuxième montre une femme dont le peuple est tel que toutes les femmes meurent quand elles enfantent. Généreuse et aimante, elle se donne quand même. La quatrième met en scène une femme savante et fière qui s'enferme dans une tour et impose aux prétendants des joutes intellectuelles et des énigmes à résoudre. Conclusion : il ne suffit pas d'être fort mais il faut aussi faire preuve de finesse pour conquérir une femme. La cinquième met en garde contre les apparences trompeuses : alors que le jeune Mâhân croit enlacer une Femme de Lune, il se trouve happé et goulûment embrassé par une « *efrît à crocs de truie, à face de crabe; haleine fétide à empester mil lieues, museau tel four de briqueterie, gueule de cuve de teinturerie* ». La sixième, peut-être la plus belle, conte l'aventure d'un pauvre voyageur, dépouillé de tout, gisant les yeux crevés, assoiffé, dans le désert et secouru par une fille de Kurde qui apparaît là comme un ange de miséricorde et qui lui sauve et la vie et la vue avant de devenir sa compagne.

Quant à la septième qui, si on en fait une lecture mystique, est celle de l'accomplissement (c'est la dame blanche), elle nous paraît au contraire la plus plaisante et la plus paillardes : le propriétaire d'un jardin magnifique trouve un soir porte close et son terrain occupé par une gentille dame et ses compagnes. Ayant réussi à forcer le passage et à plaire à la dame, il essaye vainement, et à de nombreuses reprises, à réaliser ce que l'homme a toujours considéré comme sa félicité suprême. A chaque tentative quelque chose se déclenche : un toit qui s'effondre, un rat des champs, une branche qui tombe, un renard poursuivi par des loups. Chaque fois le Maître du Jardin se sauve mari et honteux. Jusqu'à ce qu'il se décide à convoler en justes noces avec la dame. Et alors il n'est plus dérangé par personne si ce n'est au matin par le chant du coq.

*« Lors perfora-t-il la perle non forée  
De son bâtonnet de corail,  
Et lors de l'éveil du coq  
De s'assoupir enfin  
L'élan de son poisson »*

« *Le Pavillon des Sept Princesses, qui embrasse plusieurs millénaires de civilisation sur une aire allant du Bosphore à l'Indus, est un livre-monde* », dit Michael Barry qui fournit une énorme masse d'informations sur les origines aryennes de certains mythes (le nom de Bahrâm dérive du nom de l'ancien tueur de dragons des légendes aryennes équivalent du Dieu Indra des *Veddas* indiens, qui devient chez les Arméniens christianisés notre Saint Georges), sur tout le symbolisme soufi qui permet de lire *le Pavillon* sur un autre niveau, sur les conceptions de ce mysticisme, sur les idées néo-platoniciennes qui ont influencé ce mysticisme (c'est Plotin, un Egyptien hellénisé du III<sup>ème</sup> siècle, qui théorise sur la conception de l'âme chez Platon enfermée dans son corps et qui cherche à s'en libérer), sur le parallèle de l'élévation de l'âme et le voyage initiatique (dans le voyage nocturne de Mahomet, ainsi que plus tard chez Dante, on passe également sept sphères avant d'arriver au trône de Dieu, les sept sphères dont les coupes des sept Pavillons sont les représentations) et sur cette conception de la femme, cette élévation de la femme qui devient un objet totalement idéalisé et si proche des conceptions de nos troubadours que l'on est bien obligé de s'interroger sur ce rapprochement... mais ceci fera l'objet de nos prochaines recherches.

(2002)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 2, L'âge d'or arabo-persan.*